

# La fille qui devint laide

Texte de Marie Colmont

Cette histoire s'est passée dans un drôle de pays. Le Roi de ce pays-là, et ses conseillers et ses juges, et ses capitaines, c'étaient de vieux bonshommes si vieux qu'ils ne faisaient que des bêtises.

Quand le Roi mourut, les gens crièrent : « Assez ! Assez ! Plus de vieux ! » Et, pensant que tout irait mieux ainsi, ils décidèrent que le pays serait gouverné désormais par le contraire d'un vieux monsieur à barbe : par une petite fille, et la plus jolie qu'on pourrait trouver.

Ce n'était pas déjà si bête ; les petites filles ont parfois des idées excellentes.

Tous les villages de tout le pays rassemblèrent donc leurs petites filles, les mesurèrent, les comparèrent, et choisirent chacun celle qui avait le plus de chances d'être élue Reine au grand concours.

Mais il advint qu'un petit village au milieu des terres n'eut même pas l'embarras du choix :

il ne comptait en tout et pour tout qu'une petite fille. C'était donc celle-là qu'on enverrait à la Cour, mais las ! sans le moindre espoir de lui voir gagner le tournoi, car elle était laide à faire peur.

Laide, oui, c'est bien triste à dire, avec une vilaine peau grise, des cheveux couleur de poussière, une grande bouche maussade, des yeux qui n'arrivaient point à s'ouvrir et tant de taches de rousseur qu'on eût dit qu'elle avait reçu à la volée un plein sac de son sur le visage.

On lui fit de belles robes couleur de printemps, on lui apprit la révérence, on lui essaya

cent et une coiffures, mais toujours sa laideur ressortait par-ci ou par-là, et un beau jour tout le monde désespéra ; jamais on ne ferait une fille présentable de cette fille-là.

Son parrain vint la voir. Il était petit et bossu, mais plein de sagesse et de bonté. Il vivait près de la forêt et connaissait les secrets de la nature mieux que personne.

— Vous perdez votre temps, dit-il aux parents de la laide. Puisqu'il vous reste trois mois avant le concours, confiez-la-moi, et, avec l'aide de mes amis, je vous la rendrai belle comme le jour.

Comme on ne savait plus quoi faire d'autre, on accepta.

La laide partit, sa main dans la main du bossu.

Mais elle demeurait toute renfrognée et regrettait sa noire maison cachée dans le village.

Quand ils furent dans la forêt, le bossu dit :

— Joli Vent qui danse, Père Soleil, et vous tous, mes amis, voulez-vous m'aider ?

On ne sait pas ce que répondirent le Vent, ni le Soleil, ni les autres amis du bossu, mais toujours est-il que celui-ci soudain disparut et que la laide resta seule au fond des bois.

Alors, le petit Vent qui danse s'approcha d'elle :

— Je me charge de son teint, dit-il.

Et sautant, dansant, virant sans cesse autour d'elle, de ses longs doigts minces il lui fouettait

les joues. Au bout de trois mois, vous pensez si elles étaient roses !

À son tour, le Père Soleil dit, soufflant, chauffant, cuisant et recuisant :

— Je me charge de ses cheveux.

Au bout de trois mois, si vous aviez vu comme ils étaient dorés !

— Nous nous chargerons de sa bouche, dirent les Écureuils.

Et ils firent tant de cabrioles, du haut en bas des sapins, que la laide prit l'habitude de rire et ne sut plus faire la grimace.

Alors les Balsamines, qui avaient fini de fleurir et qui sentaient que leurs graines étaient mures dans leurs coques, choisirent un jour où, curieuse, la laide s'agenouillait devant

elles dans la clairière, pour lui jeter toutes leurs graines au visage en criant :

— Nous nous chargeons des taches de rousseur !

Et quand le bombardement fut fini, c'est vrai que la laide avait la peau lisse et claire comme un fruit.

Mais avec les yeux, ça ne marchait pas si bien.

— Je me charge d'eux, avait dit la Source, en lui lançant ses gouttelettes au visage.

Mais les gouttes d'eau manquaient leur coup régulièrement et ne pénétraient pas sous ses paupières.

— Je me charge d'eux, dit alors le grand Ciel bleu.

Et il se fit si beau, si bleu, qu'il pensait que la petite fille ne pourrait se tenir d'écarquiller tout grand ses yeux pour le contempler. Mais il se trompait.

Alors un petit canard reçut un coup de fusil d'un chasseur errant et s'en vint tomber aux pieds de la laide. Il ne dit rien, mais il souffrait tant qu'elle s'émut et que deux larmes tombèrent de ses yeux, les laissant pour toujours limpides et doux.

Bref, quand on vint la chercher du village au bout de trois mois, elle était devenue ravissante.

On ne disait plus : « Hé ! la laide ! », mais « Ohé ! ma jolie ! »

On la mena à la Cour et naturellement ce fut elle qu'on choisit pour être Reine.

Mais savez-vous ce qu'elle fit, ma Jolie ?

Elle dit :

— Bernique ! Ça n'est pas amusant d'être Reine ! Et elle retourna dans la forêt avec tous ses amis.